

Échos diachroniques du maghribi: le substrat punique

ELIMAM Abdou* 

Université de Rouen Normandie, France
elimabdou@gmail.com

Reçu: 07/05/2023,

Accepté: 03/06/2023,

Publié: 10/06/2023

Diachronic Echoes of the Maghribi: The Punic Substrate

ABSTRACT: North Africa asserts the hegemony of the Punic language, from the 8th century BC onwards. The Carthaginian civilization had succeeded in spreading its idiom over the current Maghreb – and even beyond, in this Iberia which was to welcome Al-Andalus – nearly 10 centuries before the emergence of the Arabic linguistic norm.

History testifies to the presence of the Punic language until the Byzantine era. Then came a historical black hole. It is only until the establishment of Islam that testimonies of linguistic activity in North of Africa began to reappear. This is when a “popular” language, called *Zamiya*, began to be identified because it did take on all the functions of social communication that Arabic could not assume. This spontaneous bilingualism (*Zamiya*/Arabic) has contributed to the structuring of Maghreb society for almost a millennium; almost until French colonization (19th century). This historic bilingualism broke up in favour of French.

Underestimated and kept out of the institutional framework, the Maghrebian (or Maghribi) *Zamiya* is little studied in its diachronic dimension and its Punic substrate is almost obscured by the so-called “dialectology” studies, in particular. By revealing to us many linguistic traces of the Punic substrate, the historical past of the Maghribi language invites us to reassess its status as well as its socio-cultural individuation.

KEYWORDS: Punic, Maghribi, *Zamiya*, linguistic individuation, bilingualism

أصداء دياكرونيا للمغربي: الركيزة البونيقية

المخلص: شهدت شمال افريقيا هيمنة اللغة البونيقية منذ القرن الثامن قبل الميلاد. ونجحت الحضارة القرطاجية في نشر لغتها عبر المنطقة المغربية الحالية - وحتى أبعد من ذلك في المنطقة الإيبيرية التي رحبت فيما بعد بالأندلسيين، ما يقارب العشرة قرون قبل ظهور النموذج اللغوي العربي. كما يشهد التاريخ على تواجد اللغة البونيقية بهذه المنطقة حتى العصر البيزنطي الذي تبعته فترة تاريخية غامضة. وبدأت آثار النشاط اللغوي تظهر من جديد في شمال افريقيا منذ استقرار الاسلام بها. منذ هذا الوقت بدأ الناس يتعرفون على لغة شعبية; سميت العامية. تقمصت هذه اللغة جميع وظائف التواصل الاجتماعي التي لم تستطع اللغة العربية الفصيحة توليها. وساهمت هذه الثنائية اللغة العفوية (العامية-العربية) في هيكلة المجتمع المغربي منذ الف عام تقريبا حتى مجيء الاستعمار الفرنسي في القرن التاسع عشر، وهنا حصل انقسام في هذه الثنائية اللغوية التاريخية لصالح الفرنسية. لم نولي للغة العامية المغربية أية أهمية ولم يتم الاعتراف بها في الفضاء المؤسساتي، حيث لم تدرس إلا قليلا في بعدها التاريخي. كما أن ركائزها البونيقية بقيت محجوبة بشكل شبه تام من قبل ما يسمى بالدراسات «الديالكتولوجيا»; على وجه الخصوص. يدعونا الماضي التاريخي للغة المغربية إلى إعادة تقييم وضعها وكذلك تفردتها الاجتماعي والثقافي من خلال الكشف عن العديد من الآثار اللغوية للركيزة البونيقية.

الكلمات المفتاحية: البونيقية، المغربية، العامية، التفرد اللغوي، ثنائية اللغة

RÉSUMÉ : *L'Afrique du nord affirme l'hégémonie de la langue punique, dès le VIII^e siècle avant notre ère. La civilisation carthaginoise avait réussi à faire rayonner son idiome sur l'actuel Maghreb – et même au-delà, dans cette Ibérie qui allait accueillir Al-Andalus – près de 10 siècles avant l'émergence de la norme linguistique arabe. L'histoire témoigne de la présence de la langue punique jusqu'à l'ère byzantine. Ensuite c'est le trou noir. Les témoignages de l'activité linguistique dans ce nord de l'Afrique ne réapparaissent qu'à partir de l'implantation de l'Islam. C'est alors qu'est identifiée une langue «populaire», dite 3amiya qui prend en charge toutes les fonctions de communication sociale que l'arabe ne peut assumer. Ce bilinguisme spontané (3amiya/arabe) structure la société maghrébine pendant près d'un millénaire; quasiment jusqu'à la colonisation française (XIX^e). C'est alors que ce bilinguisme historique éclate au profit du français.*

Dépréciée et refoulée de l'espace institutionnel, la 3amiya maghrébine (ou maghribi) est peu étudiée dans sa dimension diachronique et son substrat punique est quasiment occulté par les quelques études dites de «dialectologie», notamment. En nous révélant bien des traces linguistiques du substrat punique, le passé historique de la langue maghribie nous invite à en réévaluer le statut ainsi que l'individuation socio-culturelle.

MOTS-CLÉS : punique, maghribi, 3amiya, individuation linguistique, bilinguisme

* Auteur correspondant : **ELIMAM Abdou** elimabdou@gmail.com

INTRODUCTION

Il est quasiment tombé sous le sens que la langue majoritaire du Maghreb (le maghribi) est un dialecte arabe. Partant de ce postulat, la plupart des études y afférant reprennent cet arrière plan pour construire leurs argumentaires (D. Caubet, 2004; Ch. Pereira 2018; K. Versteegh 2014¹). Si cette vision est portée par les partisans d'une «dialectologie» maghrébine/arabe, dans les universités européennes et nord américaines, elle est également défendue avec véhémence par les chercheurs arabes, partisans de la «dialectalisation de la foshā» (A. Hadj-Salah, 1978). Pourtant, une observation rudimentaire de l'espace historique des langues nord africaines témoignerait de la présence d'une langue de civilisation dont l'hégémonie a été indiscutable et dont les substrats sont visibles à l'œil nu. Il s'agit de la langue punique, forme localisée de la langue carthaginoise. A partir de -800, Carthage, s'impose comme État-nation et sa langue, le punique, va rayonner sur tout ce qui va devenir le Maghreb, plus d'un millénaire et demi plus tard. La langue punique est attestée au moins jusqu'au VI^e siècle de notre ère. Il s'agit précisément d'un détachement des langues sémitiques dont la particularité est de partager tout un fonds commun de constructions syntaxiques et de lexique. Quant à leurs formes écrites, elles sont toutes orientées droite-gauche et ne transcrivent que les consonnes – bien que les voyelles soient produites effectivement. Le punique, comme l'arabe ou l'hébreu, sont des langues appartenant à cette même aire linguistique.

Partant de ces faits basiques, il est légitime de se demander pour quelle(s) raison(s) le fait d'histoire linguistique punique du Maghreb a été à ce point refoulé, sinon négligé ? Une telle question est d'autant plus motivée qu'une observation rapide du lexique punique témoigne de sa pérennisation dans le maghribi contemporain (plus de 60%, selon A. Elimam, 1997). Autre curiosité des démarches dialectologisantes, c'est la non prise en considération du facteur temporel. Comment rendre compte du fait qu'une langue disponible près de 1500 ans avant l'arabe puisse être un dérivé de cette dernière langue? Par ailleurs, comment expliquer que la langue arabe, présente depuis plus de 1300 ans au Maghreb, ne soit pas parvenue à devenir une langue maternelle (ou native)? Mais aussi comment expliquer que le maghribi soit une langue native (donc transmissible par la naissance) dont la reproduction semble bien remonter à 3000 ans – si l'on accepte qu'elle passe d'une forme punique et néo-punique à une forme maghribie? Les neurosciences cognitives apportent au sujet de la place du langage dans le dispositif neurocognitif, des éclairages déterminants dont un renouveau de la linguistique maghrébine pourrait bénéficier.

Il nous a donc paru utile de revenir sur ces questionnements et de nous rapprocher de la langue punique pour tenter de comprendre ce que son abord aurait pu présenter comme difficultés. C'est ce sur quoi que notre présente contribution commencera par s'atteler avant d'opérer un rapprochement avec le maghribi contemporain sur la base d'un lexique tiré de Elimam (2015). De cette dynamique historique portée par cet échantillon lexical le débat sera porté sur le contact des langues ainsi que sur le phénomène en domaine sémitique. Ceci nous conduira à reprendre le concept sociolinguistique d'*individuation linguistique* pour rendre compte des évolutions possibles du punique vers le maghribi en prenant avantage de la présence de la langue arabe telle qu'introduite par l'islamisation du Maghreb, dès le VIII^e siècle.

Cette rencontre maghribi/arabe va produire un heureux bilinguisme, maghribi, d'une part ; et arabe, de l'autre. Et ce bilinguisme se traduit, sur le terrain, par une répartition claire des fonctions sociolinguistiques (A. Elimam 2021). Ce bilinguisme tiendra peu ou prou jusqu'à la conquête française du territoire et de

¹Pour n'en mentionner qu'un trio représentatif.

l'instauration du régime colonial. Cela étant dit un patrimoine littéraire massif aura été produit dans cette langue maghribie (dotée de son propre système alphabétique adapté du Koufi) – entre le IXe et le XXe siècles². Par conséquent si l'oralité a été prédominante, l'écrit en caractères maghribis (el-khatt el-maghribi) existe bel et bien – contrairement à ce que laisserait entendre certain travaux de dialectologie maghrébine³. De ces quelques points de réflexion il ressort un besoin de relancer les études linguistiques maghrébines à la lumière d'éclairages diachroniques et d'une approche des faits de langues qui s'émancipe des approches exclusivement descriptives.

1. Effets rebutoirs des translittérations de la langue punique

La langue de civilisation attestée au Maghreb près de 1000 ans avant l'émergence de la norme arabe (VII - IXe) était incontestablement celle de Carthage, soit le punique. Nombreux ont été les chercheurs qui s'y sont intéressés, mais qui ont vite déserté le chantier face à la difficulté de la tâche. En effet, la présentation des énoncés en punique a de quoi rebuter les plus curieux. Le parti pris méthodologique des auteurs d'études diverses sur la langue a consisté à offrir une translittération aussi fidèle que possible qui résulte en une exclusion de toute voyelle. Si ce procédé (de translittération) consiste à choisir des graphèmes (lettres propres à un alphabet) dans une langue cible en correspondance avec les graphèmes de la langue source, il n'en garantit pas la transcription phonétique. Cela conduit à une sorte d'écriture «sténographique» que seuls les locuteurs de la langue source sont en mesure de lire correctement. A l'instar de toute langue sémitique, le punique s'écrit selon une orientation de droite à gauche, usant essentiellement de consonnes. Il arrive que pour désigner ce type de transcription, on fasse usage du cliché de «langue consonantique», alors qu'il serait plus juste de dire «alphabet consonantique»; voire «alphabet *abjad*». En effet, dans leurs usages en discours, ces langues (sémitiques) n'excluent surtout pas les voyelles puisque ce sont ces dernières qui instancient la syntaxe, notamment. D'ailleurs aucune langue naturelle ne peut être exclusivement consonantique.

Revenons aux translittérations et transcriptions des langues sémitiques qui recourent à l'alphabet latin. Commençons par observer quelques spécimens, empruntés à Krahmalkov (2000), et portant sur la langue punique justement:

- (1) *me sem abuca?*
- (2) *'byb'1*
- (3) *qbr zybqt hkhnt ... 'bl lptħ*
- (4) *'nk klmw br ħy' yšbt 'l ks' 'by*

Au premier abord, ces énoncés semblent transcrire une langue bien étrange. Pour nous sortir de cette aporie, nous nous proposons de changer d'alphabet cible dans la translittération. Nous allons opter pour un transfert vers l'alphabet arabe. Commençons par l'énoncé (4).

- (4) *'nk klmw br ħy' yšbt 'l ks' 'by*

Translittéré en caractères arabes cet énoncé se présente ainsi:

- (4') *انك كلامًا بزحايا يشبث على كساء أبي*

²Patrimoine qui fait l'objet d'une recherche-action dirigée par A. Elimam et hébergée par le CRASC à Oran.

³Notamment D. Caubet (1999).

Nous voilà, maintenant, en possession de plus d'indices puisque:

- la première personne du singulier (1ère pers. sing.) se dit, «أَنْك».
- «كِلَامُوا» et «حَايَا» sont des prénoms.
- «بِرْ» est une forme sémitique équivalente à «بِن», traduisible par «fils de».
- «عَلَى» est une préposition sémitique traduisible par «sur».
- «أَبِي» est une construction sémitique composée de «أَب» («père») et de «ي» l'adjectif possessif; soit «mon père».
- Quant à «بِشْنَيْتْ», il s'agit du verbe «شْنَيْتْ» conjugué à la troisième personne du singulier du présent et qui signifie «en faire sa maison (بَيْت) ou son siège».
- Il nous reste le mot «كِسَاء» , qui est traduit par «trône» et dont la racine (كسي) signifie, également, «un vêtement, un costume, une tenue».

Ces éclairages linguistiques rappelés, il nous est alors possible de nous risquer dans une traduction peu éloignée de la réalité:

(4'') *Moi, Kilamuwa, le fils de Hayya a pris place sur le trône de mon père.*

Observons, à présent, les autres énoncés, dans l'ordre:

(1) *me sem abuca?*

(1') مَا شَمَّ أَبْنُكْ

- «مَا» est un pronom interrogatif ayant les valeurs «qui», «quoi».
- «شَمَّ» signifie «nom».
- «أَبْنُكْ» est composé de «أَب» («père») et de «نُكْ» un possessif, soit «ton père».

Ce qui nous invite à la traduction:

(1'') *Quel est le nom de ton père?*

(2) 'byb 'l

(2') أَبِي بَعْلْ

- «بَعْلْ» est un nom.

Nous pouvons donc traduire par:

(2'') *Baal est mon père*

L'énoncé (3) semble un peu plus ardu.

(3) qbr zybqt hkhnt ... 'bl lptħ

(3') قَبْرُ زَيْبَقْتِ هَكْهَنْتْ ... أَيْلُ لَفْتَحْ

- «قَبْرُ» signifie une tombe.
- «زَيْبَقْتِ» est un nom.
- «هَكْهَنْتْ» est composé de «هَ», l'article défini et de «كْهَنْتْ» prêtresse.
- «أَيْلُ» est un marqueur de négation
- «لَفْتَحْ» est une composition de la préposition «لِ» et du verbe «فَتَحْ», ouvrir.

Ce qui nous autorise la traduction:

(3'') *Tombe de la prêtresse Zybqat ... ne pas ouvrir!*

Ainsi que nous pouvons le constater, la translittération en caractères arabe nous rapproche énormément de ces énoncés car nous y reconnaissons pas mal de mots, de verbes ou de morphèmes grammaticaux relevant de l'aire linguistique sémitique. Cette langue n'est donc pas si éloignée des locuteurs nord africains contemporains!

2. Familiarités linguistiques avec la maghribi contemporain

Cette langue sémitique se parlait donc dans nos contrées maghrébines près de 1000 ans avant l'émergence de la langue arabe. Il est important de conserver ces repères temporels en tête si nous voulons observer une position de recul vis-à-vis de cet enjeu linguistique. En effet la présence active et dynamique du punique, alors que la norme arabe n'existait encore pas, devrait nous inviter à plus de prudence quant à ce statut de *dialecte de l'arabe* qu'on accole au maghribi. Le fait de rappeler ces repères temporels n'exclut pas que cette langue, à l'instar de toutes les langues humaines, emprunte aux autres langues avec lesquelles elle est en contact. Cet état de fait quasi naturel et universellement observé est bien difficile à empêcher. Il n'est donc pas surprenant que le punique ait enrichi son répertoire en puisant dans d'autres langues. C'est ce qui se passera lors de son contact avec la langue arabe, à partir du VII-VIIIe siècle de notre ère. Notons, pour la clarté de nos propos que même si il y a eu de nombreux emprunts à l'arabe, il n'empêche que les deux langues partagent tout un socle linguistique de nature sémitique: racines, mots et schèmes syntaxiques. Par conséquent, lorsque nous voyons, par exemple, que la préposition «على» est disponible en maghribi contemporain devrions-nous décider qu'elle est un emprunt arabe alors qu'elle était attestée en punique très longtemps avant l'arrivée des Arabes en Afrique du nord? Le même raisonnement devra être respecté pour toutes les ressemblances lexicales et/ou grammaticales. C'est partant de ce principe de respect des individuations linguistiques respectives historiquement datées que nous avons étudié, dès 1997, les survivances punique dans le maghribi contemporain. Notre ouvrage *Le maghribi, alias ed-darija, langue consensuelle du Maghreb* a dégagé un lexique de près de 500 entrées puniques collectées, à partir de corpus authentiques. Plus de 60% des mots (vocabulaire, verbes, adjectifs, prépositions, etc.) sont encore en usage de nos jours.

Pour commencer à aborder les états de langues entre la forme punique et celle actuelle, observons le tableau ci-après où sont présentés, de droite à gauche, des échantillons (1) en écriture punique – avec orientation de gauche à droite pour des raisons techniques, (2) dans une transcription alphabétique arabe et (3) dans leur évolution en darija.

Tableau 1. Punique et darija en transcription arabe

Équivalent darija	En lettres arabes	En lettres puniques
هذا طرح بعلمهم ولأمانة ستيه (الست أتمعه) اللي طلعلمهم بنهم عز بعلم للعلم	ذي مصبط بعلمهم ولأمن اشتيه اش طنا لهم بنهم عز بعلم للعلم	I 3W3+ 50L3339 YL4336 43+03 L2333 OI304L L0L3
		Autres exemples:
كل واحد اللي ...	كل آدم اش ...	3L4Δ343...
بيوت أجزر	سريم يتيم	3492334+23
Maisons ou fortifications de pierre (Cf. Es-sour de Tlemcen)	Sor + im (pluriel) bit+im = Cirta	

Observons quelques spécimens lexicaux relevant de termes d'usage régulier et prélevés de Elimam (2015):

Tableau 2. Lexique punique 1

Père - أب	Mère - ام	Fils - بن	Fille - بنت	Frère - حي
Sœur - احت	Humain - إدام	Femme - اشت	Homme - اش	Enfant - يلد
Descendance - بنيم	Petit-fils - بنين	Parent proche - عم	Personne - نفس	Orphelin - يتيم

Tableau 3. Lexique punique 2

Bras/main - يد	cœur - لب	langue - لسن	dos - صهر	tête - راش
sang - دم	vêtement - كسي	Eau - مم	huile - شمن	graine - زرع
lait - حلب	oignon - بصل	boucher - طيح	bétail - بقر	tigre - نمر

Tableau 4. Lexique punique 3

Terre - ارض	Soleil - شمش	Jour - يم	Lieu - مقم	L'aube - مساء
Nuit - لل	Maison - بيت	Pierre - صر	Mur - جدار	Roi - ملك
Serviteur - عبد	Courtier - سرسر	Artisan - حرش	Bien/bon - منح	Sacrifice - ذبح

Soit le regroupement suivant:

Tableau 5. Lexique punique 4

Pérennisé		Changement phonétique		Non attesté/sens autre
أب	بت	حي	ارض	اشت
ام	صر	احت	شمش	اش
بن	ملك	إدام	سرسر	مم
بنت	عبد	يلد		جدار
عم	مساء	بنيم		حرش
نفس	لل	بنين		ذبح
يتيم	يم	لب		
يد	مقم	صهر		
لسن	دم	راش		
كسي	حلب	شمن		
زرع	بصل	طيح		
بقر	نمر	منح		

Sur 45 mots, 24 sont pérennisés (= 53 %), 16 introduisent un changement phonétique (= 35 %) et 06 sont non attestés ou ont un sens différent (= 12 %). Si l'on tolère le changement phonétique (comme cela peut se produire d'une région à une autre), à elle seule, cette liste indique une pérennisation de l'ordre de 88 %.

3. A propos des contacts de langues

Qu'un pourcentage aussi important de moyens linguistiques puniques soit pérennisé est un témoignage de la pertinence de ce substratum linguistique. La ressemblance avec l'arabe est heureuse, certes, mais ne disqualifie nullement l'antériorité temporelle du punique. Dans tel cas de figure, qui aurait emprunté à qui?

Les mêmes qui minorent – ou délibérément ignorent – l'apport punique à l'individuation linguistique du maghribi suggèrent une fiction qui attribue aux tribus hilaliennes une arabisation ethnolinguistique d'envergure de l'Afrique du nord. Or ces tribus auraient mis plus de trois siècles (X- XIII è.) à parcourir leur long chemin du Hijaz au Maghreb, après un séjour prolongé en Égypte. Nous allons faire l'économie des préjugés attribués à cette confédération de tribus pour ne nous intéresser qu'à la question linguistique. En effet comment se fait-il que ces Hijazis parlaient en darija maghrébine plutôt que dans leur langue d'origine? Les Maghrébins les auraient-ils «darijisés», à leur insu? Pour nous faire une idée de la langue qu'ils pratiquaient, observons une de leurs quasidates parmi les plus citées, celle de Hayziya⁴. En voici les premiers vers:

عزوني يا ملاح في رايس البنات
سكنت تحت الحود ناري مقدي
يا خي انا ضرير بي ما بي
قلبي سافر مع ضامر حيزي

Cette langue littéraire est celle qui commence à émerger au Maghreb à partir du IX-Xe. siècle. Les mots, les expressions, la prononciation du «qaf» en «guéf» et bien d'autres caractéristiques indiquent que nous avons affaire non pas à de l'arabe du Hijaz, mais à cette 3amiya maghrébine qui cohabite avec l'arabe. Deux réflexions s'imposent à notre jugement, à ce stade:

1. Il est clair qu'une telle forme linguistique ne saurait être spontanée, elle est forcément l'aboutissement de siècles de gestation et d'enracinement social.
2. Par ailleurs, il serait bien étrange que la 3amiya parvienne à se doter de règles de formation et de construction morphosyntaxiques identiques, dans tout l'espace nord africain, durant une même (très courte) période. Bien des documents antérieurs au XII e. siècles attestent de la vivacité d'une langue dotée de tous les attributs structurels propres à un système linguistique. Par conséquent, sa gestation est bien plus ancienne.

Revenons à ce dernier argument. En effet la présence du système linguistique maghribi est attestée dans tout le nord de l'Afrique. Nous savons également qu'un tel type de structuration interne des idiomes est affaire d'ancrage social et de partage spontané. Par conséquent les thèses de la «dialectalisation» de la fosha ne peuvent tenir lieu d'explication de l'individuation linguistique maghrébine. En effet la dialectalisation est justifiée par le phénomène dit de «contamination linguistique», soit lorsque la fosha entre en contact avec des langues étrangères. Dans un tel cas de figure, la contamination apparaît comme une forme hybride, résultant des deux langues en contact. Par conséquent, il y aurait autant de formes dialectales que de langues

⁴Version de Bou Thadi (Tunisie) 1985.

étant entré en contact avec la foṣha. Partant d'une telle argumentation, comment expliquer que le maghribi soit aussi uniformisé – sur l'essentiel de sa structuration morphosyntaxique – dans tout le territoire, Al-Andalus y compris? Les seules éléments de variation linguistique sont essentiellement d'ordre lexical; ce qui témoigne de la richesse de la langue, plutôt que d'un handicap – à l'instar de la richesse lexicale du français ou de l'anglais. Cela étant dit, le mouvement effectif d'unification linguistique dans le monde résulte d'un rapprochement des langues locales vers une unification formelle plutôt que l'inverse. La dialectalisation apparaît donc comme un mouvement contraire aux processus universels d'unification linguistique. Partant de cette notion de dialectalisation, on pourrait concevoir deux mouvements historiques y ayant contribué. Le premier supposerait que la foṣha ait été la langue dominante au Maghreb avant l'apparition de la langue contaminée; ce qui n'est assurément pas le cas. Le second mouvement possible aurait été que la foṣha soit parvenue dans un espace géographique où la langue berbère était supposée langue dominante. Dans ce cas de figure, la langue résultant du contact/contamination serait une langue hybride: arabe/berbère. Or la réalité de la darija est bien loin d'une telle hypothèse. Hormis quelques emprunts lexicaux rudimentaires et principalement le calque [*ta-adjectif-ət*] comme dans «*tahraymiyet*» («jouer au malin»), il n'y a pas suffisamment de traces berbérophones dans le maghribi pour décider d'un substratum berbère conséquent⁵. Face à cette aporie, il ne nous reste que le mouvement résultant du contact entre le punique (ou néo-punique) d'une part, et l'arabe, de l'autre. L'histoire et l'archéologie viennent en renfort d'un tel processus où une langue sémitique qui prévalait est entrée en contact avec la foṣha à laquelle elle a emprunté ce qui lui faisait défaut. En conséquence de quoi, les études sur le maghribi ne rendraient justice à l'individuation de cette dernière que si la dimension punique de son substrat est affirmée et prise en considération. En tournant le dos à cette dernière perspective, nous en resterions à des hypothèses non fondées et qui soulèvent tant d'interrogations factuelles, méthodologiques et historiques que la démarche s'en voit fortement affaiblie.

Tout nous invite à prendre acte de la coexistence objective d'un couple de langues (appartenant à la famille des langues sémitiques) dont la précieuse collaboration a facilité grandement la tâche d'islamisation du Maghreb. On voit bien que la fiction d'une tribu qui envahit tout un pan d'un continent en un temps record et qui éradique la langue berbère (supposée unique; voire hégémonique) au profit de l'arabe ne saurait relever que de la catégorie littéraire d'un conte populaire. Une telle narration est contredite aussi bien par les faits que par la raison. Cependant, en focalisant l'attention sur le Maghreb du XIIe. siècle, on réalise le degré d'épanouissement de la langue *ʒamiya* notamment à travers une littérature imposante, aussi bien au Maghreb qu'en Al-Andalus. Cet essor se prolongera jusqu'au XVe. siècle où il connaîtra un ralentissement certain avant de se muer en littérature identitaire et de protestation nationaliste tout au long du XIXe et du XXe siècles.

Notons, toutefois, que ce bilinguisme *ʒamiya/arabe* prendra des formes similaires dans les milieux d'une berbérophonie maternelle. La langue arabe étant limitée à certaines fonctions liturgiques, administratives et scientifiques, il est clair que les autres fonctions socio-culturelles propres à toute société humaine sont assurées dans les variantes berbérophones locales. L'islamisation de la société nord africaine ne s'est pas accompagnée d'une «arabisation» des populations, contrairement à certaines narrations à l'argumentation gratuite et infondée. Les populations maghrébines ont continué de faire usage de leurs langues maternelles, même si la langue arabe a pu trouver des échos positifs et émulateurs notamment auprès des élites.

Le bilinguisme (*maghribi/arabe* et *berbère/arabe*) a toujours fonctionné pour répondre aux besoins linguistiques de la société même si la langue maghribie a pu faire montre d'une vitalité telle qu'elle est depuis longtemps la langue culturelle de consensus social. Notons qu'un tel profil sociolinguistique a peu

⁵Tilmatine Mohand (1999).

changé depuis que les trois pays du Maghreb ont privilégié la langue arabe comme langue institutionnelle exclusive après leurs indépendances respectives.

4. Point de la situation actuelle et perspectives de recherche

Il faut admettre que les études linguistiques portant sur la maghribi sont partiales et méthodologiquement discutables; ce qui contribue, objectivement, à les minorer. Voyons cela de plus près.

Du côté des partisans de la thèse dialectalisante de l'arabe, la langue maghribie est porteuse d'un affaiblissement morphosyntaxique et lexical. On considère ainsi que l'une des caractéristiques de ce phénomène se signale dans la perte de désinences casuelles. Ce phénomène n'est pas récent puisque dès le VII/IX e siècle des savants tels que Ibnû Ginni ou plus tard, au XI e siècle, avec le grammairien Al-Zağğāgi en Al-Andalus, les traits distinctifs de la 3amiya sont relevés. Ce dernier auteur se posait même la question de savoir « À quoi sert d'apprendre le naħw, la plupart des gens parlant naturellement sans flexion désinentielle, qu'ils ne connaissent pas, tout en comprenant les autres et en [se] faisant comprendre d'eux ? »⁶. Le géographe Muqaddasī (m. fin IVe/Xe siècle) utilise, à son tour, la notion de *lissan el-quawm* pour désigner cette langue maghrébine et andalouse de son époque. Pour Ibn Khaldûn également, la langue arabe ne peut faire l'objet que d'un apprentissage à vie alors que la 3amiya s'acquiert spontanément. Cependant, face à ces constats de savants arabes irréfutables, une forme d'idéologie linguistique s'est ancrée dans la tradition arabe où la langue s'est dialectalisée lors de contaminations/corruptions occasionnées par les contacts linguistiques. Le linguiste algérien Hadj-Salah⁷ déplore, pour sa part, qu'à l'époque de la fasiħa succède «celle où cette langue est complètement dialectalisée au point d'interdire l'intercompréhension» (p. 96). La thèse de la dialectalisation va déferler pour se substituer à toute tentative d'explication rationnelle du phénomène d'*individuation linguistique*⁸, comme le désigne la sociolinguistique de la fin du XX e siècle. Pourtant deux critères auraient pu être évalués : (1) le fait que la norme linguistique arabe, élaborée sur la base du texte coranique, n'ait jamais pu devenir la langue maternelle de quiconque, nulle part au monde ; (2) que la 3amiya maghrébine soit dotée des mêmes règles syntaxiques et de constructions morphologiques en même temps que d'un fonds lexical commun presque total.

Les sciences du langage qui se sont nettement développées depuis l'essor des neurosciences cognitives contemporaines nous alertent sur un des critères neurophysiologiques du langage humain. Il s'agit de celui de l'acquisition spontanée (instinctive⁹) de la langue de l'environnement immédiat par le nourrisson de notre espèce. Ce processus «sans apprentissage» relève d'une *compétence*¹⁰ naturelle car la circuiterie neuronale dédiée à la faculté de langage s'auto-dynamise et se structure dès les premiers contacts sociaux du nourrisson, jusqu'à mettre en place un système linguistique quasi identique à celui des adultes; la richesse lexicale en moins. En toute conséquence, le fait que cette forme linguistique issue du Coran ne parvienne pas à faire corps avec la circuiterie neuronale des humains devrait conduire le chercheur à vérifier une thèse alternative à celle de la dialectalisation. D'où l'intérêt primordial de relancer la recherche sur le rapport entre la norme arabe et les langues sémitiques, toutes confondues.

Le second critère d'instanciation (dans le sens mathématique du terme) d'une langue naturelle, c'est celui de l'existence d'un système d'auto-génération et de pérennisation de cette même langue, chez les locuteurs natifs appartenant à une même aire linguistique. Bien évidemment, la notion de «dialecte» se voit frappée

⁶Larcher P. (2018).

⁷Hadj-Salah (1978).

⁸Marcellesi J.B.& Gardin B.(1974).

⁹Pinker S. (1995).

¹⁰Chomsky N.(2000).

d'irrecevabilité dans une telle configuration conceptuelle. Pour la linguistique moderne, toute langue se caractérise par son système (phonologique, syntaxique, lexical et pragmatique). La *Ẓamiya* maghrébine est effectivement dotée d'un tel système et cette structuration interne est attestée dans les quatre coins du nord de l'Afrique. Qu'une telle cohérence systémique qui s'installe sur des milliers de kilomètres carrés soit attestée dès le XI-XIIe siècle devrait pousser les chercheurs sur la linguistique maghrébine à changer de cap et enquêter sur les bases sociohistoriques d'une telle cohérence systémique. Un tel souci méthodologique devrait être renforcé par le fait qu'il soit universellement admis qu'un système linguistique ne parvient à maturité qu'après de nombreux siècles de maturation. Quand on lit Ibnu Quzman (en Al-Andalus) ou bien Sidi Boumédienne (à Tlemcen), tous deux du XIIe siècle, on est frappé par cette unité de langue dite *Ẓamiya* (ou *ẓajel*). Ce système linguistique est non seulement disponible à une époque bien ancienne, mais nous a, de plus, légué d'innombrables documents écrits dans un *khatt maghribi* (alphabet maghribi), largement adopté et pérennisé par les savants d'Al-Andalus, notamment. Mentionnons, au titre des productions écrites en maghribi, l'œuvre Sidi El Houwari (1350-1439), *As-sahw wa at-tenbih* entièrement – et volontairement – rédigée en maghribi et en *khatt maghribi*. Il tenait tellement à la publier en langue darija, qu'il s'était insurgé contre un de ses disciples qui prétendait «corriger les erreurs lexicales et grammaticales» du texte, comme en témoigne El-Ansarî El-Tlemçani (2002 : 17)¹¹ :

Et quand son livre As-Sahwa et Al-Tanbih (l'oubli et le rappel) a été écrit en darija, son élève Abu Zayd Abd al-Rahman Muqlash a essayé d'en corriger les erreurs grammaticales et lexicales, mais il (Sidi El Houwari) s'y est opposé et lui a dit : «Garde ton oubli avec toi. et laisse le mien pour moi». Et il l'a réprimandé.

Ce courant dialectalisant a vu venir en renfort (non concerté, certes), celui, typiquement français, de la «dialectologie» maghrébine. Ces études reposent toutes sur le postulat d'une dérivation de l'arabe classique ayant entraîné des changements phonologiques, lexicaux et syntaxique plus ou moins importants. Il en est même qui relève une sorte de miracle où la langue maghrébine commence à s'écrire notamment depuis l'avènement des SMS et des «chats», ou échanges, en ligne¹². Comment de tels chercheurs peuvent-ils faire table rase de l'existence d'une littérature maghribie qui, dès le IX – Xe siècle, a commencé à inscrire dans le marbre ses lettres de noblesse? Hormis quelques emprunts au français ou à l'espagnol, par exemple, tout le reste est, selon eux, rattaché à la norme linguistique arabe. Mais en limitant ainsi la profondeur historique des langues naturelles, on se risque dans des explications bien incomplètes ; voire erronées. Prenons un exemple simple. Nous savons qu'en maghribi, le phénomène de la négation se formule ainsi [Sujet- *mâ*-Verbe+*š*- Complément], ex :

براهيم ما كملش خدمته

Brahim *mâ*-termine-*š* son travail (*Brahim n'a pas terminé son travail*)

Partant de cette combinaison *mâ*+*š*, une sorte de consensus spontané conduit à décider que nous avons affaire à un marqueur de négation construit sur la base de *mâ* («pas») et d'un morphème, *š*, issu du mot arabe, *šAY-ŪN* (شيء) - «chose». Cependant ce morphème, *š*, se retrouve dans bien d'autres constructions en maghribi, notamment dans des interrogatifs tels que :

وقتاش; كيفاش; علش; مناش

mnâš (*par quoi?*); *3lâš* (*pourquoi?*); *kifâš* (*comment?*); *waqtâš* (*quand?*).

و لما كان كتابه السهر و التنبيه ألفه باللغة الدارجة . فقد حاول تلميذه أبو زيد عبد الرحمان مقلش أن يصلح ما به من أخطاء نحوية و لغوية¹¹ - فاعترض عليه و قال له دع سهوك عندك و أترك بسهوي لي . و نهره عن فعله ذلك . " ص ١٧ . A.E.

¹²Caubet (1999).

De telles constructions qui ne signalent pas de négation recourent toutes au morphème Š. Observons, maintenant cette expression d'un conducteur intrigué par un attroupeant sur la chaussée:

شوف كاش ما صرى!

Vois ka Š mâ arrivé! (*Il a dû se passer quelque chose!*)

Les dialectologues nous diront, spontanément, que KA est une contraction de *kana* en arabe («être») et que Š est la contraction de ŠAY-ŪN («chose»). Soit. Mais il se trouve qu'en punique, ces deux morphèmes sont attestés: Ka a valeur soit d'une conjonction signifiant «car», soit du relatif «que», quant à Š, il a valeur soit de relatif («que/qui/quoi/lequel»), soit de démonstratif («cela»), soit de possessif («de, du, des»). Cela étant rappelé, la question qui se pose est donc pourquoi rejeter – délibérément – la trace punique d'autant plus que ces morphèmes étaient en circulation 1000 ans avant l'introduction de l'arabe dans le nord de l'Afrique ? Sur un plan scientifique, rien ne l'interdit, bien au contraire. Quant à *kana* («être»), il est tout à fait attesté en punique avec les mêmes valeurs que celles qu'il a en arabe. La linguistique diachronique a souvent repéré des héritages morphémiques, souvent avec une mutation opérative. Nous songeons au latin *quid* qui va donner toute une série de conjonctions construites avec *QU/C* : *qui, que, quoi, quand, comment, etc.* Le morphème réalisé phonétiquement en [K] va s'adjoindre des valeurs sémantiques telles que [+ humain], [- humain], [+ temps], [+ manière], etc. En anglais, c'est un démonstratif *This* qui va permettre de générer tout un paradigme avec *TH WH+ [+ humain], ou [- humain], ou [+ temps], ou [+ manière], etc.* qui se réalisent en *who, what, when, why, etc.* Ceci n'est donc pas si étrange que cela. Voilà pourquoi Š qui est originellement un relatif, c'est à dire le signal d'un énonçable mis en mémoire de discours, va s'adjoindre des traits sémantiques tels que [+/- humain], ou [+ temps/lieu], ou [+ manière], ou [+ temps], etc. pour générer le paradigme: mnãŠ (*par quoi?*); 3lãŠ (*pourquoi?*); kifãŠ (*comment?*); waqtãŠ (*quand?*), etc..

On le voit, il s'agit là d'un axe de recherche incontournable si l'on veut approcher notre objet d'étude de manière autant objective que possible. De plus, un tel axe de recherche prend appui sur une linguistique qui se préoccupe de retrouver de l'opérativité cognitive dans les traces morphémiques de la surface des énoncés. En effet, derrière la multiplicité des ordres de surface, réside un fond commun à toutes les langues, celui qu'instancie le langage humain. Une linguistique strictement descriptive- comme le sont souvent les études dialectologiques - se trouverait démunie pour un tel dessein. Auquel cas, il serait plus sage de renoncer à renforcer les préjugés linguistiques qui se cachent derrière de telles théories et ne se limiter qu'à des descriptions purement morphologiques. Ce qui ne manque pas d'intérêt en soi, mais qui ne permet pas de tirer des théories globalisantes sur les langues.

Conclusion

Tout regard sur les langues humaines ne peut être qu'observation de faits socio-culturels attestés car les langues ne prennent corps que dans des énoncés effectifs. Il faut donc des humains en contexte pour obtenir de la parole et toute parole se moule dans des schèmes structuraux que la norme linguistique locale enregistre et pérennise. Mais il n'y a de langue que parce qu'il y a des locuteurs dotés, par la nature, d'une capacité de langage, c'est-à-dire, d'une capacité de verbaliser leurs pensées. Cette capacité, strictement neuronale, agit comme un moule neurophysiologique dont la mise en action permet au tout jeune locuteur de reproduire instinctivement toute langue humaine. C'est pourquoi les langues ne se reproduisent qu'avec la naissance et c'est pourquoi leur effacement; voire leur reconfiguration, est si difficile à atteindre. On peut, certes, fabriquer une pseudo langue aussi «parfaite» qu'un *espéranto*¹³. Cela étant dit, si cette langue n'est pas reconduite par la naissance, elle ne peut porter en elle les marqueurs agissant comme signaux

¹³Langue artificielle à prétention internationale, créée par Zamenhof vers 1887.

neurosémantiques interpellant l'opérativité de l'organe du langage humain¹⁴. Là réside le secret des langues naturelles et le maghribi en est une.

Les études linguistiques encadrées par les œillères idéologiques de la thèse dialectalisante de la langue arabe ont négligé la dimension diachronique de l'étude des langues sémitiques à partir de leurs formes actuelles. La même critique devra être portée à l'égard des études sur la famille de langues berbères qui, délibérément, négligent les aspects diachroniques (attestés et non inventés!) des langues chamito-sémitiques¹⁵.

Les traces de la langue punique sont suffisamment nombreuses pour nous permettre de baser nos recherches sur un corpus attesté. De plus les percées des sciences du langage (linguistique, sémantique, intelligence artificielle, neurologie, psychologie, etc.) nous encouragent à intégrer les théories qui s'émancipent de l'ordre superficiel des phrases avec la nette visée de retrouver les signaux de déclenchements neurosémantiques¹⁶. Car c'est ainsi que le sens est généré.

L'avenir de la recherche en linguistique maghrébine repose sur ces prémisses. Ce n'est que dans un second temps que les recherches portant sur le contact des langues (code mixing, code switching, calques, emprunts, accommodation, etc.) gagneraient en clarté et en portées scientifiques. Avis donc aux amateurs!

Références bibliographiques

- al-Shaykh Muḥammad Ibn Sa'd al-Inṣāry al-Tilimsānī (2002). *Rawḍat al-nasrīn fī al-ta'rīf bāalshyākh a'lr̥b'h al-muta'akhhirīn. murāja'at wa taḥqīq Yaḥyá Bū'azīz*. Alger-ANEP
- Bou Thadi (1985). *La Geste hilalienne. Version de Bou Thadi (Tunisie)*. Gallimard, France.
- Caubet, D. (2004). Dialectologie et Histoire au Maghreb : pour une sociolinguistique historique, in *Trames de langues, Usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb*, Sous la dir. de J. Dakhliā, Paris, Maisonneuve et Larose, 59-70.
- Caubet D. (1999). Arabe maghrébin : passage à l'écrit et institutions, *Faits de langues* 13, 235-244.
- Chomsky N. (2000). *New Horizons in the study of language and mind*. Cambridge.
- Elimam A. (2020). *Après tamazight, la darija (le maghribi)*. Ed. Franz Fanon – Alger.
- Elimam A. (2015). *Le maghribi, alias ed-darija. Langue consensuelle du Maghreb*. Ed. Franz Fanon – Alger.
- Elimam A. (1997). *Le maghribi, langue trois fois millénaire*. Ed. ANEP – Alger.
- Hadj-Salah A. (1978). *Linguistique générale. Linguistique arabe*. Thèse d'État, Tome 1 Paris V.
- Krahmalkov Ch. (2000). *Phoenician-Punic dictionary*. Peeters, Louvain (Belgique).
- Larcher P. (2018). Une relecture critique du chapitre XVII du 'Īdāḥ d'al-Zaḡḡāḡī. *Case and Mood Endings in Semitic Languages – Myth or Reality ?* Ed. Lutz Edzard, Manuel Sartori, Philippe Cassuto, *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes* 113, Wiesbaden : Harrassowitz, 45-67.
- Larcher P. (2017). Une formulation ancienne de la diglossie en arabe ? Luḡat al-qawm vs luḡat al-yawm d'Ibn Fāris (IVe/Xe siècle). *Philologists in the World. A Festschrift in Honour of*

¹⁴C'est précisément ce qui se produit avec les créoles antillais ou martiniquais, notamment.

¹⁵En somme, il ne suffit pas de s'inventer une «langue-mère» que l'on tente de reconstruire à partir de «langues-filles»: nous resterions toujours dans une démarche de langue artificielle car non acquise par la naissance.

¹⁶A l'instar du morphème Š, commenté plus haut.

Gunvor Mejdell, edited by Nora S. Eggen and Rana Issa, Oslo : The Institute for Comparative Research in Human Culture et Novus Forlag, 25-40.

- Marcellesi J.B.& Gardin B. (1974). *Introduction à la sociolinguistique – La linguistique sociale*, Larousse.
- Pereira Ch. (2018). Dialectologie, linguistique et sociolinguistique. Approches comparatives.
- https://www.academia.edu/36776200/dialectologie_linguistique_et_sociolinguistique_de_larabe_maghr%C3%A9bin_approches_comparatives.
- Pinker S. (1995). *The language instinct*. Penguin.
- Tilmatine M. (1999). Substrat et convergences: le berbère et l'arabe nord-africain. *Estudios de dialectologia norteafricana y andalus* 4, Espagne, 99-119.
- Versteegh K. (2014). *The Arabic language*. Edinburgh University Press – Maghreb dialects (164-172).

Auteurs arabes cités par Larcher P. (2018)

- Ibn Fāris (1964). *al-Šāhibī fī fiqh al-luġa wa-sunan al-‘Arab fī kalāmihā*, édité par Moustafa El-Chouémi. Beyrouth : Badran & Co., 1383/1964.
- Muqaddasī (1967). *Descriptio Imperii Moslemici auctore Šams ad-dīn Abdallah Mohammed ibn Ahmed Ibn Abī Bekr al-Bannā al-Baššārī al-Muqaddasī*, edidit M. J. De Goeje, editio tertia (photomechanice iterata) [1re édition 1877, 2e édition 1906] Bibliotheca Geographorum Arabicorum III, Lugduni Batavorum apud E.J. Brill 1967.
- Zaġġāġī, ‘Īdāḥ = Abū al-Qāsim al-Zaġġāġī, (1973). *al-‘Īdāḥ fī ‘ilal al-naḥw*, édidé par Māzin Mubārak, 2e édition, Beyrouth: Dār a-Nafā’is.

Biographie de l’auteur :

ELIMAM Abdou Linguiste, Professeur des Universités. Docteur de 3^e cycle de linguistique anglaise (Sorbonne) et Docteur d’État de linguistique générale (Rouen), a enseigné à Sorbonne Nouvelle P3, puis à l’Université de Rouen – avec des périodes d’enseignement en Angleterre, en Algérie, en Palestine et en Tunisie. Auteur d’une douzaine d’ouvrages et d’une centaine d’articles de linguistique. S’intéresse essentiellement à la notion de *langue native* (ou «maternelle») à partir des angles sociolinguistique, psycholinguistique, neurolinguistique et linguistique (synchronique et diachronique).